

Mythe et imaginaire

Virgile l'Éternel

Sur les traces d'un poète au pouvoir d'inspiration doublement millénaire

par Franck Colotte

Virgile, le plus grand poète de son siècle – en partie celui d'Auguste, continue à nous parler. Son œuvre marque la pensée européenne d'une trace profonde. Le premier siècle avant J.-C. est à la fois une période de grave crise et de grands espoirs. Le projet politique d'Auguste est perçu comme une mystique, une renaissance. Témoin de cette crise, et pour ainsi dire de la jeunesse du monde, le poète mantouan donne à voir l'Âge d'Or tout en étant investi des préoccupations intellectuelles, politiques et culturelles de son temps. Plus que jamais, il est avec nous, comme une source qui nourrit, encore aujourd'hui, notre imaginaire.

«Mantova me genuit, Calabri rapuere, tenet nunc

Parthenope: cecini pascua, rura, duces»

«Mantoue m'a vu naître: la Calabre m'a ravi, à présent

Parthenopée me garde: j'ai chanté les pâturages, les champs et les guerriers»

Virgile et l'Âge d'Or

Virgile (70-19 avant J.-C.), le poète de l'Antiquité romaine le plus fameux, a été l'objet de nombreuses biographies qui n'ont cependant pas toujours favorisé la connaissance de sa vie car la plupart des biographes se sont attachés à dépeindre un caractère qu'ils cherchaient à accorder avec leur propre lecture des poèmes virgiliens. Ce poète fut, de son vivant, l'objet d'une grande attention voire d'une véritable vénération auprès de ses contemporains. La douceur et la mélancolie furent les principales caractéristiques qui imprègnent l'œuvre du Mantouan qui resta toujours fidèle à sa «petite patrie» dont le paysage demeure présent à son esprit, des *Bucoliques* à l'*Énéide*. Par ailleurs, comme le note Pierre Grimal, «que Virgile ait profondément ressenti le paysage de Mantoue ne se traduira pas

seulement dans les traits pittoresques qui figurent dans les *Églogues*. Cela apparaîtra aussi dans la manière qu'il aura de penser les rapports des hommes avec la terre, les harmonies qui se sont établies entre elle et eux²». Ce dernier renouveau très vite à sa carrière oratoire pour développer son talent poétique, sans doute stimulé par sa fréquentation des cercles littéraires nombreux à Rome où il retrouva plusieurs poètes d'avant-garde, dits «néotériques» (*poetae novi*) qui s'y montraient actifs. Comme le relève Hélène Casanova-Robin dans son étude bilingue commentée des *Bucoliques*, «cette rencontre fut féconde pour la création du jeune Virgile et le détermina à se détourner du barreau dont le milieu impitoyable soumis à la pression des factions violentes était particulièrement exposé dans cette période de troubles sociaux et politiques qui agitaient alors la capitale du monde romain³». C'est durant cette même période troublée, entre 43 et 40 avant J.-C., qu'il compose les premières *Bucoliques* (II, III, V et VII). Achevés en 37 avant J.-C., les *Bucoliques*, connaissent un succès immédiat qui ouvre au «Cygne de Mantoue» les portes des cénacles romains prestigieux. Globalement, l'on peut distinguer trois temps concernant la production littéraire de notre auteur: le temps des *Bucoliques*, où se

mariant la veine épicurienne de la jeunesse et les premiers chants à la gloire de Rome; celui des *Géorgiques*, où des accents stoïciens renforcent la veine patriotique; celui de l'*Énéide*, où l'éclat du génie sert la mystique du chef et le culte de la Providence.

Tout en copiant parfois de très peu son modèle grec Théocrite (III^e siècle avant J.-C.), il a créé une œuvre tout à fait originale qui transporte son lecteur dans une Italie un peu imaginaire, habitée par des paysans ou des bergers, mais aussi parfois philosophes, et évoque avec beaucoup de force la beauté de la nature⁴. Les *églogues* de Virgile sont en effet de courts dialogues entre bergers, sur le modèle de la poésie pastorale grecque, quoiqu'à ces imitations soient mêlées quelques allusions aux événements politiques contemporains: ainsi, dans la quatrième *églogue*, le poète annonce un nouvel âge d'or qui doit commencer avec la naissance d'un enfant (*puer aeternus*) sous le consulat d'Asinius Pollion, à qui cette œuvre est dédiée⁵. Il va même jusqu'à imaginer un concours poétique – comparaison fondée sur une estime mutuelle⁶, où, chantant les exploits de son héros, cet enfant l'emporterait sur tous les poètes arcadiens⁸. Les caractéristiques de ce nouvel âge d'or sont par ailleurs les mêmes que celles du premier, celui de la tradition mythologique: absence et inutilité de tout travail (le miel suinterait spontanément des arbres, la terre produira tout sans être cultivée, la laine des moutons prendra d'elle-même toutes les couleurs normalement données par la teinture⁹). Tout est bien entendu symbolique, et ne constitue pas une prévision réaliste de ce qui va se produire dans le monde. Dans son

étude qu'il consacre aux *Bucoliques*, René Leclercq analyse non seulement leur dimension mythique, mais encore et surtout leur caractère utopique: «Ainsi, dans cette uniformité sociale, obtenue à grands renforts d'institutions minutieuses, l'Utopie est une cité du bonheur, mais du bonheur collectif¹⁰».

L'imaginaire virgilien

De façon générale, le monde de la pastorale – ou tout au moins le côté heureux de ce monde, correspond à une volonté d'y faire refléter le désir personnel de bonheur et d'harmonie. En Arcadie, c'est la présence ou l'absence de la personne aimée qui fait la pluie et le beau temps. De même, les moments du jour durent en fonction des colorations de l'âme, sans que le temps passe. C'est par exemple le temps de la sieste de Tityre, dans la première *Bucolique*¹¹ dans le cadre de laquelle les arbres sont comme des décors de théâtre qu'on déplace à sa guise, le monde n'offrant pas de résistance¹². C'est le temps de l'*otium* que le Mantouan fera participer à une sensibilité poétique plus riche, qui est à la fois connaissance «philosophique» du monde, expérience intime des choses et des êtres, et tentative pour les exprimer¹³. C'est le temps du «divin loisir» qui met en évidence, selon Joël Thomas, la «capacité de l'homme à accéder à la *theoria*, à la contemplation du monde, à être authentiquement, par opposition au temps utilitaire de l'horloge, celui qui sert à avoir, celui du *negotium*¹⁴». On note clairement, chez Virgile, une volonté d'arriver à l'essence de l'être, qui le conduit à créer un monde sous les traits de l'artifice: artifice de la fiction de l'Arcadie – «zone sacrée située dans le ciel éthéré d'un azur pur reflet du miroir d'éternité¹⁵», des bergers d'opérette, des jeux inventés et des joutes mises en scène. Virgile fait comprendre à son lecteur que le masque est la condition nécessaire à l'expression de la réalité la plus profonde. C'est ce masque qui lui permet d'accéder à l'authenticité de notre être dans la mesure où il l'oblige à remettre en question ce qu'il croit être son moi fond, et qui n'est bien souvent que sa *persona*, une sorte d'«être pour autrui» et son moi social. C'est animé de cette même préoccupation que Virgile crée un monde théâtral, merveilleux qui le conduit à ne pas suivre son maître grec Théocrite dans la localisation de son monde imaginaire: ce dernier situe ses *Idylles* dans une Sicile bien réelle et vraisemblablement trop réaliste pour Virgile, qui lui préfère une Arcadie grecque beaucoup plus lointaine et mythique, indépendante du temps historique¹⁶.



L'Énéide de Virgile: détail de la bataille d'Issus, mosaïque (200-90 av. J.-C.) maison du Faune Pompéien. (Musée archéologique national, Naples, L. Pedicini)

Il est ainsi aisé de comprendre que l'état de berger que Virgile met en scène n'est pas un état social, mais métaphysique. Ce dernier, venu à Mantoue vers 45 ou 44 avant J.-C. pour chercher un cadre où mettre en pratique l'enseignement de son maître épicurien Siron de Naples, nous montre que l'Arcadie de ses *Bucoliques*, «c'était la société idéale des poètes rustiques où chacun pouvait trouver à l'écart des bouleversements brutaux, et sans se laisser englober par la machine politique en train de naître, les raisons de son bonheur¹⁷». Être berger signifie partager un certain nombre de valeurs comme le goût de la campagne et de la vie simple, la capacité à prendre le temps de l'*otium*, un sens aigu de la liberté, une recherche de la beauté comme faisant partie intégrante de la vie, un goût pour une certaine marginalité. Or Virgile a intégré une maxime épicurienne selon laquelle ce qui lie, ce n'est pas l'acte, mais la dépendance envers l'acte, l'attitude égoïste par rapport à l'action¹⁸. Ainsi, la loi du monde est le sacrifice, et celui qui la viole ne peut en obtenir la maîtrise. Cela définit une façon d'être au monde, d'aller dans le monde qui est de plus en plus intense, des *Bucoliques* aux *Géorgiques* et à l'*Énéide*. Ce voyage dans le monde passe par un processus complexe et simultané d'engagement et de détachement: engagement du paysan dans son travail, engagement d'Énée pour la fondation de Rome. Or à mesure que l'homme virgilien s'avance dans le monde, d'une certaine façon, il s'en détache aussi: «celui-là (le sage) ne voit ni pauvre à plaindre avec compassion ni riche à envier¹⁹». C'est dans l'*Énéide* que ce processus est vécu à travers une double polarisation: détachement progressif, puis, quand celui-ci est atteint, retour dans le monde et les hommes pour transmettre la connaissance, à la fois pour que le monde tienne par l'action d'hommes de valeur et par amour pour ses semblables. En définitive, comme l'a très dit Brooks Otis, être arcadien, c'est avant tout être civilisé²⁰.

L'imaginaire conçu comme l'organisation des images par rapport au psychisme du sujet incite Virgile à se plonger dans les profondeurs souvent ténébreuses du Moi, ce qu'il parvient à réaliser par la construction d'images, de symboles participant d'une volonté de dominer l'informe et dans le but d'inciter ses lecteurs à une méditation sur des thèmes ontologiques ainsi que sur la complémentarité des contraires. Le monde imaginaire tel que le Mantouan l'envisage, est donc une véritable structure générale du vivant, avec ses invariants, ses dynamismes organisateurs qui ont profondément marqué les Romains, mais peut-être aussi les hommes de toutes les époques. Virgile entreprend de

dire l'histoire collective du peuple romain en même temps que de la valeur. Même si la condition de l'homme passe souvent par la nécessité du drame, la paix, c'est aussi un état conquis sur la guerre, reconquis sur la barbarie et l'animalité, qui surmonte la culture guerrière ancrée en nous. Le héros de Virgile est un tisseur, un médiateur, et c'est dans cette science de la relation, cette aptitude à la complexité qu'il excelle. C'est peut-être en ce sens qu'il pourrait servir de source d'inspiration à l'homme d'aujourd'hui – que les structures de l'imaginaire virgilien non seulement charment, mais encore régénèrent. ■

modo, Virgile est passé d'une conception épicurienne à une conception stoïcienne.

- Épithaphe gravée sur la tombe présumée de Virgile, enterré à Naples, près du mont Paucillippe qu'il aimait particulièrement.
- Grimal (P.), *Virgile ou la seconde naissance de Rome*, Paris, Flammarion, 1985, p. 15. Voir aussi Loupiac (A.), *Virgile, Auguste et Apollon. Mythes et politique à Rome. L'arc et la lyre*, Paris, L'Harmattan, 1999.
- Casanova-Robin (H.), *Virgile. Bucoliques*, Paris, Les Belles Lettres, coll. «Commentario», 2014, p. VIII-IX.
- Perret (J.), «Virgile 70-19 avant J.-C.» in *Encyclopaedia Universalis*, Paris, Encyclopaedia Universalis, tome 23, 1992, p. 678-681.
- Sur ce «puer aeternus», cf. Thomas (J.), *Mythanalyse de la Rome antique*, Paris, Les Belles Lettres, 2015, p. 103-126.
- Zehnacker (H.) – Fredouille (J.-C.), *Littérature latine*, Paris, P.U.F., coll. «Premier Cycle», 1993, p. 140.
- Brisson (J.-P.), *Virgile. Son temps et le nôtre*, Paris, François Maspéro, 1966, p. 77.
- Virgile, *Bucolique IV*, v. 48-59, Paris, Les Belles Lettres, coll. «Classiques en poche», 1997, p. 44-47.
- Dans les *Géorgiques* (I, 121 sqq.), Virgile la fin de l'âge d'or et la nécessité du travail comme bénéfiques, alors qu'il salue ici l'avènement d'un nouvel âge d'or. Cette contradiction est réelle et peut s'expliquer par le fait que le texte des *Géorgiques* est postérieur de plusieurs années et que, grosso
- Leclercq (R.), *Le divin loisir. Essai sur les Bucoliques de Virgile*, Bruxelles, Latomus, vol. 229, 1996, p. 98.
- Virgile, *Bucolique I*, v. 1-5, Paris, Les Belles Lettres, coll. «Classiques en poche», 1997, p. 6-7.
- Daude (C.), «Virgile et le vert paradis», *Permanences méditerranéennes de l'humanisme*, Paris, Les Belles Lettres, 1963, p. 143-148.
- André (J.-M.), *L'otium dans la vie morale et intellectuelle romaine des origines à l'époque augustéenne*, Paris, P.U.F., 1966, p. 500. L'auteur consacre tout un chapitre à «L'otium virgilien: de la terre au ciel...» (p. 500-527).
- Thomas (J.), *Bucoliques. Géorgiques*, Paris, Ellipses, coll. «Les textes fondateurs», 1998, p. 33.
- Arcellaschi (A.), «Bucolique Arcadie», *Vita Latina*, n° 173, 2005, p. 55.
- Tar (I.), «Niveaux de l'existence pastorale chez Virgile», *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, n° 51, décembre 1992, p. 337.
- Brisson (J.-P.), op. cit., p. 79.
- Thomas (J.), op. cit., p. 68.
- Virgile, *Géorgiques*, II, 498-499, Paris, Les Belles Lettres, coll. «Classiques en poche», 1998, p. 70-71.
- Thomas (J.), op. cit., p. 80. Brooks Otis est l'auteur de *Virgil, a Study in Civilized Poetry*, University of Oklahoma Press, 1964.

CHOSÉS LUES
La force de l'utopie

par Marcel Kieffer

Toute approche littéraire au monde et à la société humaine porte en elle l'esquisse d'un élan vers un objectif de progrès, voire de perfection. C'est la recherche d'un idéal que tant de projets littéraires colportent et dont Thomas More par son «Utopia» est dans la pensée européenne depuis le XVI^e siècle le plus éminent concepteur. Toute forme d'utopie reflète cette consternante et tragique opposition entre la réalité et le rêve. Elle exprime l'éternel besoin de l'homme de dépasser les limites de sa propre condition en s'affranchissant des démons qui le hantent depuis la nuit des temps. L'utopie, par le reflet qu'elle offre à la fois de la recherche d'un monde idéal et d'un réalisme qui en est tout le contraire – et donc son expression encore plus significative –, est, en quelque sorte, le ressort intime et la force inspiratrice de toute création littéraire.

C'est dans des formes les plus variées qu'«Utopia» de Thomas More, publiée à Louvain voici déjà un demi-millénaire, continue d'avoir une actualité et une influence considérables. «Peut-être qu'aucune époque n'a été plus proche de celle de Thomas More que la nôtre, puisque, comme en son temps, cohabitent les plus grandes aspirations humanistes et les plus grands dévolements. L'espoir d'une fraternité universelle, et la consolidation des castes et des intolérances.» La réflexion est de J.M.G. Le Clézio, et comme celle du grand humaniste londonien l'œuvre de ce prestigieux auteur français, prix Nobel de la littérature en 2008, inspire et illumine l'actualité de notre temps. Dans «Ourania», publiée en 2006, il décrit son «Utopia» personnelle, le rêve d'une communauté pacifique, respectueuse de la nature et des traditions populaires, portée par ses croyances dans les lois cosmiques et son attachement aux principes de la fraternité humaniste. Réunissant dans une vallée reculée au centre du Mexique un «peuple arc-en-ciel» guidé par un personnage messianique, la communauté de Campos s'oppose et résiste pour un certain temps à un monde fait de cupidité, de bêtise et de méchanceté. Mais comme toute utopie portant en elle son futur échec, celle de J.M.G. Le Clézio voit le réel prendre le pas sur le rêve. Et celui-ci prend fin par un constat à la fois déroutant et rassurant du guide de Campos, s'interrogeant sur les possibilités d'un monde idéal: «Je sais seulement que le monde est grand, que personne ne possède rien, hormis ce qu'il a fait. Je sais que notre seule certitude est dans le ciel et non pas sur la terre, parce que le ciel que nous voyons, avec le soleil et les étoiles, est celui que nos ancêtres ont vu, et qu'il est celui que nos enfants verront. Que pour le ciel nous sommes à la fois des vieillards et des enfants.» Tout rêve échoué n'interdit pas de garder espoir.

L'utopie est un rêve sans fin, si souvent déçu, toujours renouvelé, se nourrissant de ses échecs, jamais entièrement abandonné. Elle vit et ne cessera jamais de le faire par la force de ce que la littérature a de plus beau et de plus encourageant à offrir à l'homme et à son besoin d'espoir: les mots et les idées. ■

J.M.G. Le Clézio: *Ourania*, Editions Gallimard, coll. Folio, 336 pages, ISBN : 978-2-07-034643-1.



Virgile et les Muses (©Musée du Bardo Tunis)

